

# Assassinat à Doyo

« Quand les brebis enragent, elles sont pires que les loups. » (Anonyme)

## Chapitre 1

**Septembre 2015**

**Doyo, Afrique tropicale**

\*\*\*

Le rose saumon était à la mode. Élisabeth Bouvier portait une très jolie robe blanche unie. Elle avait jeté sur ses épaules une longue écharpe rose saumon. Elle avait pensé d'abord à la sobriété de son apparence dans ce pays étranger d'Afrique tropicale. Puis, elle s'était dit que cette écharpe lui serait utile.

Elle participait à l'inauguration d'un nouveau dispensaire à Doyo.

L'inauguration avait bien lieu à la date prévue. En ce début de septembre, la température était agréable. Une centaine de personnes avaient été invitées.

À la place d'honneur, sous le porche du nouveau bâtiment, se tenaient trois chefs coutumiers du nord du pays. Les chefs coutumiers ou traditionnels étaient les gardiens des traditions ancestrales et des valeurs morales de la société africaine. Ils étaient les personnes les plus prestigieuses d'un rassemblement. Ils avaient accepté d'être présents à l'inauguration malgré les tensions qui régnaient entre eux et le vieux président du pays, Viboï Sassougo, originaire de Doyo. Le vieil autocrate était resté dans la capitale. Il ne se serait sans doute pas présenté à une activité pour laquelle il n'avait aucun intérêt.

Parmi les personnalités politiques était présent Christian Sassougo, député de la région de Doyo et fils du président actuel. Assistaient également la ministre de la Santé et de la Population, le ministre des Affaires sociales et de l'Action humanitaire et un certain nombre de hauts fonctionnaires, amis de la présidence.

Les donateurs et financiers responsables du projet de construction du dispensaire, au nombre d'une quinzaine, étaient tous Chinois, comme cela se faisait régulièrement depuis les années 2000 en Afrique. Lin Wu en était le principal représentant.

Les autres invités déambulaient joyeusement, serrant les mains des invités d'honneur. Il y avait tout le nouveau personnel du dispensaire, de même que des entrepreneurs africains et chinois qui avaient travaillé ensemble à l'érection du bâtiment.

Les cinq seuls Blancs présents, quatre Français et une Québécoise, avaient été chargés, au cours des quatre mois précédant l'inauguration, de la formation d'une partie des membres du personnel clinique et administratif. Ils avaient formé une équipe soudée malgré leurs différences professionnelles et culturelles.

Élisabeth Bouvier faisait partie de ce groupe restreint. Infirmière récemment à la retraite, elle vivait dans un petit village situé sur les bords du Saint-Laurent, à 400 km à l'est de Montréal, ville où elle avait travaillé au cours des 30 dernières années. Autant elle avait aimé cette ville stimulante, autant elle appréciait sa nouvelle vie à la campagne. De toute façon, elle revenait régulièrement à Montréal pour visiter des amis et surtout voir sa fille et ses petits-enfants.

Anne Lejeune était la responsable de la formation et la personne en lien avec le personnel au ministère de la Santé et de la Population. Elle venait du nord de la France et était consultante dans les administrations publiques et particulièrement dans les organisations en santé. Elle avait 48 ans et une vie familiale pratiquement inexistante.

Patrick Tournier, médecin à Lyon, avait pris une année sabbatique qui se terminait avec ce projet de formation à Doyo. Sa femme, restée à Lyon, était venue le visiter avec leurs deux ados, une fois, durant les vacances d'été.

Louis-Félix Anquestre, jeune comptable doué mais rarement satisfait des emplois qu'il avait occupés jusque-là, avait décidé de partir quelque part en Asie ou en Afrique. Finalement, ce projet à Doyo, dont un ami lui avait parlé, s'était présenté comme l'occasion qu'il attendait. À 34 ans, il partait pour une première fois dans un univers inconnu et terriblement attirant.

Pierre Thibérot, pharmacien, était le plus âgé du groupe. Veuf depuis quatre ans, il trouvait sa petite ville de Richelieu parfois ennuyante et, dès l'hiver, il avait misé sur sa grande forme physique et son désir de renouveler une expérience heureuse et stimulante qu'il avait vécue en Afrique tropicale vingt ans plus tôt, pour se joindre à l'équipe.

Debout, ils discutaient de leur retour au pays et de la reprise de leurs activités régulières.

Élisabeth Bouvier fit un signe de tête vers la table d'honneur.

« Je pense que c'est à notre tour de présenter nos hommages aux dignitaires et surtout à notre cher Christian Sassougo bien-aimé. »

Elle gloussa.

« Oui, Éliisa, tu es la véritable diplomate du groupe et sans doute la plus tordue, lui lança Louis-Félix en lui faisant un clin d'œil.

- Allons-y pour en finir », ajouta Anne qui prit les devants.

Le député Sassougo se tenait debout près de la table d'honneur, un verre de whisky à la main.

Anna, à titre de responsable du groupe de formation, prit la parole. « Monsieur le député, nous vous félicitons pour cet indispensable projet. Je suis certaine que la population de Doyo vous en sera très redevable.

- Je le crois également », répondit-il.

En fait, il était difficile de savoir s'il croyait que la population allait lui être redevable ou si le projet de dispensaire était indispensable. Au léger coup de coude que Pierre Thibérot donna à Éliisa, il paraissait évident que le député pensait à ses futures élections plutôt qu'au bien-être de la population.

Anne lui sourit et ajouta :

« Les relations avec le ministère de la Santé et de la Population ont été des plus agréables et empreintes d'une excellente collaboration, monsieur le député. De plus, soyez assuré que le personnel du nouveau dispensaire est compétent et dévoué. »

Elle s'arrêta quelques minutes, mais il ne répondit rien. Elle en profita pour clore la conversation en présentant un à un les membres de l'équipe.

Avant de donner la main, il déposa son verre sur la table d'honneur et tous firent de même. Il adressa à chacun un court merci et un bon retour au pays. Puis il reprit son verre et se tourna vers d'autres invités. Le groupe s'éloigna de la table d'honneur et alla regarder les danseurs.

« Le député de Doyo me semble tout à fait satisfait. »

Éliisa se retourna et constata que la phrase s'adressait à elle, plus surprise encore quand elle se rendit compte que l'interlocuteur était un chef coutumier, qui en général gardait un certain décorum. Ce n'était pas une question qu'il posait.

Elle lui sourit simplement.

On lui avait raconté les tensions entre les chefs coutumiers du nord du pays et le gouvernement du président Sassougo et de son fils en 2014. Elle était même surprise que

trois chefs se soient présentés à l'inauguration. Puisqu'il se tenait tout près d'elle, elle reprit la conversation.

« Ce sont de magnifiques danseurs, d'une grâce exceptionnelle. »

Elle était fascinée par la beauté des corps.

« Oui, en effet », lui répondit-il.

Ils regardaient toujours les danseurs, lorsqu'on entendit le bruit d'un verre cassé et puis celui un peu sourd d'un corps qui s'affaisse. Alors seulement ils virent de l'agitation à la table d'honneur, à l'endroit même où ils avaient salué Christian Sassougo moins d'une trentaine de minutes auparavant.

On entendit clairement : « Un médecin, vite! »

Elle vit son collègue Patrick Tournier se précipiter, ainsi qu'un autre médecin africain. Elle resta immobile près du chef coutumier, demeuré près d'elle. Elle attendit.

Puis la rumeur se répandit :

« Le fils du président est mort! »

Elle rejoignit ses amis. Patrick retourna également vers eux, laissant le médecin africain et d'autres personnes du corps médical près de Christian Sassougo. Il était sous le choc.

« Il est mort, dit-il, ça ne me semble pas une mort naturelle. »

\*\*\*

L'assassinat de Christian Sassougo, fils unique du président, fut confirmé le lendemain matin dans la presse nationale. On précisa également qu'il s'agissait d'un assassinat par empoisonnement.

« Soyez assurés qu'on trouvera le ou les assassins de mon fils », avait proclamé le président en sortant du siège du gouvernement. Puis il s'était engouffré dans sa Mercedes.

Il ne semblait pas y avoir un grand élan de sympathie dans la population. Au plus, des haussements d'épaules, au pire... de légers sourires.

Il n'y eut aucune manifestation dans la capitale du pays, ni à Doyo, ni dans aucune autre ville ou village. Pour s'assurer qu'il n'y aurait pas de débordement, l'armée patrouillait des rues tranquilles et la population vaquait à ses occupations quotidiennes.

C'est dire le peu de chaleur que suscitaient les malheurs du président de son entourage.

## Chapitre 2

### Huit mois auparavant

#### Dans la capitale du pays

\*\*\*

Au cours de l'année 2015 devait se tenir, à travers tout le pays, un référendum sur un important changement constitutionnel. En effet, le président Viboï Sassougo, au pouvoir depuis 1979, voulait abroger la constitution de 2002. Le changement effaçait l'âge maximum de 70 ans pour la présidence (il en avait 71) et permettait à un président d'exercer un troisième mandat plutôt que les deux mandats au maximum prévus.

Les opposants étaient nombreux et des manifestations eurent lieu dans tout le pays, particulièrement dans le sud et dans la capitale. L'armée et la garde nationale présidentielle veillaient à mater les manifestants.

C'est ainsi qu'en ce début d'année 2015, Jean Tchoumbé se retrouva en prison.

Jean tressaillit. Étendu sur le ciment de sa cellule, il ne sentait plus ses jambes. Il respirait mal et avait l'impression que sa tête allait exploser. Il fallut quelques instants avant que les images ne lui reviennent : la manifestation contre le changement constitutionnel, la marche dans les rues de la capitale avec un groupe d'opposants, dont ses amis Louis et Prospère, puis l'échauffourée. Il avait dû recevoir un coup derrière la tête. Il perdit connaissance. Des minutes s'écoulèrent. Puis il rouvrit les yeux. Des bottes tout près de sa tête, des coups dans les côtes et les jambes, du sang sur son visage et, une seconde fois, plus rien.

Du corridor longeant sa cellule, deux gardiens l'interpellèrent :

« Eh! Tchoumbé, tu veux finir comme ton père? »

Il ferma les yeux. Il n'avait que 16 ans quand son père, Jean-Marie Tchoumbé, vif opposant au président Sassougo, était mort en mai 1999. Il avait été obligé de quitter le pays, sans sa famille, quelques années auparavant. Puis le président Sassougo avait décidé d'un semblant d'amnistie. Quand des centaines d'opposants étaient rentrés au pays par bateau en mai 1999, on les avait transportés immédiatement en camion dans un endroit inconnu.

On ne les revit jamais. Des centaines de morts introuvables, attribuables à la garde présidentielle de Viboï Sassougo. Il en gardait un souvenir amer.

Plus tard, il avait entrepris des études en droit puis avait quitté son pays pour Paris où il avait travaillé pour l'ONG française EBMA, qui réalisait des « Enquêtes sur les Biens Mal Acquis » de différents dictateurs à travers le monde.

Le temps et l'éloignement n'avaient pas suffi à diminuer son sentiment de vengeance contre la famille du président Viboï Sassougo, omnipotent et corrompu, toujours au pouvoir et entouré de ses enfants et amis, eux-mêmes à la tête des principales entreprises d'État.

En janvier 2015, il était revenu dans son pays. Il travaillait depuis son retour pour la presse écrite. Dans sa cellule, il pensait qu'il aurait peut-être dû se contenter de décrire pour son journal les manifestations plutôt que d'y participer.

Après trois semaines de détention, Jean Tchoumbé était sorti de prison, les poings serrés. Sans doute, pensa-t-il, devrait-il se trouver un autre emploi et essayer d'étouffer sa rancœur.

\*\*\*

Lin Wu était mécontent. Après plusieurs semaines de négociations, alors que l'entente entre le groupe chinois qu'il représentait et les dirigeants de la compagnie nationale des pétroles avec, à sa tête, Christian Sassougo, fils du président, allait être reconduite, il y avait des hésitations et des demandes inattendues de la part des négociateurs africains.

En ce début d'année 2015, l'entourage du président était devenu scandaleusement vorace. Lin Wu regrettait même la construction du dispensaire de Doyo que le gouvernement chinois allait inaugurer dans quelques mois en guise de la bonne volonté de la Chine envers la population africaine et de la pérennité de leurs liens économiques.

Il était trop tard maintenant pour annuler ou retarder ce projet en santé, d'autant plus que, dans la région de Doyo, la population maugréait de plus en plus contre les épiceries de propriété chinoise dont tous les aliments et biens vendus étaient importés de Chine. Pas de produits agricoles locaux ou nationaux.

Dans ce contexte, Lin Wu et son équipe devaient faire preuve de diplomatie et de prudence. Comment ébranler la trop grande confiance du président et de ses proches? Comment les amener à plus de retenue? Comment éviter les difficultés financières sans être trop interventionnistes auprès des politiques? La démarche représentait en plus des centaines de millions d'euros et l'harmonie dans les relations économiques avec ce pays.

Il ne voulait en aucun cas que des exactions soient commises ici. Il devait se rendre en Chine et discuter de ces problèmes avec ses patrons. À son retour, il saurait comment intervenir.

### Chapitre 3

#### Été 2015

#### Doyo

\*\*\*

Élisabeth Bouvier arriva à Doyo à la fin de la saison humide. Au cours des semaines suivantes, la chaleur serait un peu plus supportable parce que les journées seraient de plus en plus sèches.

C'était sa troisième visite en Afrique. Elle s'était rendue une première fois, en 2000, au Ghana pour visiter une amie. Ce fut un mois d'exploration et de découvertes remarquables. Elle avait eu l'occasion de se rendre tout au nord du pays et avait vu des populations aux vêtements colorés et des paysages magnifiques, passant de la forêt pluvieuse du sud à la savane du centre et du nord du pays.

Puis, en 2008, elle avait travaillé deux semaines au Bénin. Elle accompagnait alors un groupe d'adultes québécois au cours d'un séjour d'immersion culturelle.

Elle avait perçu une Afrique jeune, colorée, dynamique, qui avait peu à voir avec les tragédies réelles et les malheurs terribles que présentaient les médias. Cette Afrique, au quotidien, était grouillante et souriante même si la population africaine vivait à la dure. Une Afrique en marche, avait-elle pensé.

Quand, après sa retraite, elle eut la chance de repartir une troisième fois dans le cadre d'un projet de formation, elle n'hésita pas longtemps.

À Doyo, elle devait joindre un petit groupe de quatre autres personnes chargées de former une partie du futur personnel du dispensaire, en offrant un support administratif et clinique. La formation des infirmières et des aidants aux malades était le champ d'expertise d'Élisabeth.

Elle arriva à l'aéroport de la capitale africaine tard en soirée. Après le passage aux douanes et la prise des bagages, elle se dirigeait vers l'accueil des passagers lorsqu'une femme d'une quarantaine d'années l'aborda :

« Bonsoir, vous êtes sans doute Élisabeth Bouvier.

- Oui, oui, répondit Élisabeth un peu étourdie après toutes ces heures de vol.

- Je suis Anne Lejeune, il me fait plaisir de vous accueillir dans ce pays et de vous voir enfin après les nombreux courriels que nous avons échangés. Voici Jean Tchoumbé, notre ange gardien. »

Ils se serrèrent la main. Élisabeth perçut dans le regard du jeune homme à la fois une fierté et une certaine tristesse.

Anne Lejeune continua :

« Il serait imprudent de parcourir les 300 km qui nous séparent de Doyo cette nuit, et vous êtes sûrement épuisée après ces deux vols internationaux. Le Québec est loin de l'Afrique tropicale, n'est-ce pas? Des chambres ont été réservées tout près de l'aéroport. Dormir nous fera du bien. Demain matin, après le petit déjeuner, nous serons plus en forme pour prendre la route. Jean est un excellent chauffeur. »

Arrivée à sa chambre d'hôtel, Élisabeth prit une douche tiède et, à peine étendue sur son lit, s'endormit. Son aventure en Afrique commençait.

Le lendemain, le trajet se déroula magnifiquement. Assise sur le siège passager, à côté de Jean, elle n'avait pas assez de ses deux yeux pour regarder les nouveaux paysages, les petits villages qu'ils traversaient et les gens qui marchaient le long de la route, les femmes surtout avec leur charge sur la tête, la posture fière qu'elle avait déjà remarquée chez les Africaines.

Ils arrivèrent à Doyo. La villa que le groupe de formateurs occupait était entourée d'un haut mur en blocs cimentés et d'une large porte gardée. Jean klaxonna et les portes s'ouvrirent. Une fois l'auto stationnée devant le porche, il porta les bagages à la chambre qu'allait occuper Élisabeth au cours des quatre prochains mois.

Anne lui chuchota :

« Jean a terminé ses études en droit et a travaillé quatre ans en France. Il connaît bien nos petits et gros travers. »

Elle lui fit un clin d'œil.

« Pas encore les vôtres, évidemment, puisque vous êtes nord-américaine. Sans blague, Jean est une personne ressource pour nous. Il s'occupe de la gérance de la villa et du personnel mis à notre disposition : cuisinière, personnel d'entretien et personnel de sécurité. En plus, il est le chauffeur attitré de l'équipe, vraiment un ange gardien. Vous apprendrez à le connaître et à l'apprécier, j'en suis certaine. »



Elles entrèrent dans la villa. Déjà les trois hommes du groupe s'étaient levés.

« Bonjour à tous. Voici notre Québécoise, l'infirmière Élisabeth Bouvier. Nous sommes donc au complet. »

Élisabeth serra les mains de ses collègues, qui s'informèrent du voyage et lui souhaitèrent la bienvenue.

Ils mangèrent ensemble. Après le déjeuner, ils se séparèrent et Anne montra sa chambre à Élisabeth.

« Nous ferons plus ample connaissance ce soir, au dîner. En attendant, prenez le temps de vous installer. Demain matin, nous tiendrons une réunion d'équipe pour expliquer le travail de chacun et je vous ferai visiter le dispensaire en construction, puis les locaux où vous enseignerez. »

Il ne fallut que quelques jours avant qu'Élisabeth ne rencontre ses premiers groupes d'étudiantes. Il n'y avait en effet que des femmes. Une douzaine d'étudiantes par groupe. Un groupe, en avant-midi, d'aides-soignantes et un autre, en après-midi, d'infirmières diplômées qui suivaient une mise à jour de leurs connaissances. Elle allait ainsi former six cohortes en quatre mois.

Son temps allait se dérouler sur quatre jours de formation par semaine, plus quelques heures pour les rencontres d'équipe. Le reste de la semaine se passerait à visiter les environs avec ses collègues et Jean, qui était un guide précieux.

Il y avait également des activités de représentation, auxquelles elle ne s'attendait pas en arrivant à Doyo. Il s'agissait de plusieurs cocktails et de quelques dîners chez les familles africaines qui formaient l'élite de la ville. Parmi celle-ci, la famille du président Sassougo, originaire de Doyo. Il était important, selon Anne, de s'y présenter pour faciliter les relations avec les ministères concernés par le projet et surtout pour *prendre le pouls*, savoir ce qui se passe. « Les expatriés blancs, avait-elle ajouté de façon sarcastique, sont toujours de beaux tableaux aux murs pour les hôtes. » Les entrepreneurs et les financiers chinois y étaient également invités.

Le dispensaire était construit par le gouvernement chinois comme l'étaient bien d'autres bâtiments, routes et infrastructures en Afrique. En échange, le développement et l'exploitation des ressources naturelles, dont avait tant besoin la Chine et dont regorgeait l'Afrique, constituaient la base principale des relations sino-africaines.

Les bailleurs de fonds chinois éprouvaient souvent des difficultés sur le plan des relations humaines avec les Africains. Une question de langue et de culture vraisemblablement. Les Chinois s'occupaient donc davantage du bâti et le gouvernement recrutait des Africains

mais surtout des Occidentaux pour la formation du personnel. On ménageait ainsi les susceptibilités. Après tant de décennies au pouvoir, la présidence savait placer les pions au bon endroit.

En ce mois de mai, les travaux de construction du dispensaire allaient bon train. L'inauguration était prévue pour le début du mois de septembre. Élisabeth rencontra Lin Wu lors de ces nombreuses activités de représentation.

Monsieur Lin Wu était le promoteur de cette idée de dispensaire à Doyo. Il vivait depuis quatre ans en Afrique et était responsable, pour le gouvernement chinois, de deux dossiers : celui de la négociation des achats de pétrole avec la Société nationale des pétroles, dont le directeur était Christian Sassougo lui-même. Le second dossier consistait à proposer des projets immobiliers de nature sociale (crèches, écoles, dispensaires, etc.), dont le but était d'améliorer les relations sino-africaines, et ce, sur la base du principe « gagnant-gagnant ».

Ce principe, la Chine l'avait développé avec les pays africains au cours des deux dernières décennies alors qu'elle était de plus en plus impliquée dans cette partie du monde.

C'est ainsi que la construction du dispensaire de Doyo était une idée de Monsieur Lin Wu afin de faciliter les négociations sur le renouvellement du contrat justement avec la Société nationale des pétroles du fils Sassougo. Ces négociations étaient, en cette année 2015, particulièrement difficiles. Elles devaient pourtant absolument aboutir à un accord. Cela représentait, pour les deux parties en présence, des centaines de millions d'euros et, pour la Chine, une source d'approvisionnement dont elle ne voulait se passer.

Christian Sassougo devenait ainsi un pivot essentiel dans les négociations de ce contrat, mais également un frein important à leur réussite. Monsieur Lin Wu savait qu'on ne pouvait le contourner et le temps pressait.

Lin Wu passait deux jours par semaine à Doyo. Un œil sur la construction du dispensaire, un œil sur la famille Sassougo.

Élisabeth rencontra monsieur Lin Wu lors de ces nombreuses activités de représentation. Invitée à un dîner offert par l'un des proches des Sassougo, Élisabeth Bouvier se retrouva assise à côté de lui.

Christian Sassougo, député de la région de Doyo, était également présent. Il aimait venir à Doyo, sa ville natale, où il disposait d'une luxueuse villa. Sa mère et ses sœurs s'y trouvaient le plus souvent, quand elles n'étaient pas à Paris, dans l'un de leurs nombreux hôtels particuliers ou appartements. Des millionnaires d'un pays pauvre qui aurait dû être mieux nanti...

Cet enrichissement odieux, Élisabeth en connaissait les grandes lignes, comme toutes les personnes intéressées et bien informées : recettes du pétrole, des richesses minières, surfacturation des contrats dans les travaux publics d'envergure nationale, des recettes immenses détournées et qui disparaissaient dans des paradis fiscaux et des banques suisses.

Mais, pour la première fois de sa vie, Élisabeth se sentait partie prenante de cette injustice. Elle était là, attablée devant des plats gastronomiques et des vins coûteux. Jetée dans ce milieu richissime par ses liens d'emploi, elle ressentait un haut-le-cœur, un dégoût innommable.

Monsieur Lin Wu, à côté d'elle, était discret, plutôt réservé. C'est elle qui s'adressa à lui :

« Cette richesse, monsieur Lin, est immense.

- Ce sont des familles très riches en effet.

- C'est insensé, ajouta Élisabeth, la voix presque éteinte.

- Je suis un étranger ici, madame. »

Elle comprenait abruptement que la discussion sur le sujet était terminée. Après quelques minutes de silence pourtant, monsieur Lin reprit :

« J'ai étudié trois années aux États-Unis.

- À quel endroit?

- À l'Elliott School of International Affairs, à Washington, au cours des années 90.

- Vous avez aimé l'Amérique?

- Les gens y sont très différents des gens vivant en Chine.

- En quoi sont-ils différents? » demanda Élisabeth en se disant qu'il s'agissait peut-être, pour son interlocuteur, d'un sujet délicat. À sa grande surprise, il répondit :

« Ils sont plus... (il cherchait les bons mots) émotifs. Ils disent facilement ce qu'ils pensent, mais je ne les ai pas perçus très chaleureux pour autant. Je dirais qu'il y a une certaine superficialité. C'est un bon mot français *superficialité*?

- Oui, oui, tout à fait. Et vous vous êtes fait des amis là-bas?

- À vrai dire, non.

- Vous êtes en Afrique depuis longtemps?

- Quatre années maintenant. Et si vous me demandez si je me suis fait des amis ici, je vous répondrai : pas vraiment. Entre autres parce que nous nous retrouvons le plus souvent entre Chinois. Vous savez qu'environ 1 200 Chinois vivent dans ce pays. Mais je me fais en général peu d'amis parce que je travaille beaucoup et j'aime la solitude. »

Ce premier échange avec Lin Wu ouvrit la porte à beaucoup d'autres. Élisabeth et lui prenaient le thé ensemble ou se rencontraient dans d'autres activités de représentation, qu'ils appelaient « leurs activités mondaines ».

Une fin d'après-midi de juin, Élisabeth était assise sous le porche avec Lin Wu. Elle lui posa une question qui lui venait à l'esprit très souvent dans les conversations qu'ils tenaient tous les deux. Jusqu'à ce jour, elle n'avait pas osé.

« Lin Wu, vous arrive-t-il d'être scandalisé par toute cette corruption innommable, par la main de fer de cet autocrate sénile qu'est le président Sassougo? »

Il la regardait avec ses petits yeux qui semblaient encore plus petits à mesure qu'il plissait le front.

« Vous vous souvenez, Élisabeth, que vous avez abordé cette question à notre tout premier dîner? Croyez-vous que ma réponse sera différente? »

Élisabeth était sans voix. Elle croyait que les nombreuses conversations qu'ils avaient eues avaient suscité une certaine confiance entre eux. Ses yeux s'embruèrent, mais elle ne voulait pas pleurer.

« Vous, Élisabeth, vous partirez dans un peu plus de deux mois, votre travail terminé, mais moi, je resterai ici. Ce n'est pas facile dans ces circonstances de me scandaliser, même de poser un jugement sur ce que je vois ou ne vois pas, sur ce que je sais. Je suis d'abord un représentant du gouvernement chinois, Élisabeth. Je ne dois jamais l'oublier. Mais je vous assure que je ne suis pas indifférent au monde dans lequel je vis. Est-ce que cela peut vous éclairer un peu? »

Elle posa sa main sur celle de Lin Wu. « Merci, dit-elle tout simplement.

- Je dois me retirer maintenant. Je vous souhaite une bonne soirée, Élisabeth. Essayez de bien dormir malgré toutes ces noires réflexions. À la semaine prochaine, sans doute.

- À la semaine prochaine, Lin Wu! »

Elle eut un léger frisson de fin d'après-midi. Elle alla chercher son écharpe rose saumon dans sa chambre au second étage. Elle entra par la porte avant et entendit des voix dans la salle à manger. Des voix étouffées. Elle reconnut celles de Louis-Félix Anquestre et de

Jean Tchoumbé. Elle s'approcha doucement, n'osant les déranger. Ce qu'elle parvint à entendre la troubla.

« Écoute, Louis-Félix, je ne peux pas te dire que je n'ai pas peur. Si nous ..... Tu pourras repartir très vite, mais moi, je resterai ici, tu comprends.

- Pourtant, nous nous en sommes parlé à Paris, avant même mon arrivée ici et le temps passe, Jean.

- Tu crois que l'ONG ..... à Paris ..... »

Elle recula de quelques pas et fit du bruit pour annoncer sa venue. Les voix cessèrent.

« Ah, bonjour! Je croyais que tout le monde était parti en excursion aujourd'hui. »

Jean paraissait plus troublé par la situation, mais Louis-Félix prit un visage souriant.

« Nous sommes revenus en peu plus tôt que les autres. Ils devraient rentrer bientôt d'ailleurs.

- La prochaine excursion, j'irai. Cet après-midi, j'ai marché avec Lin Wu. Il est toujours un peu secret, ce cher Lin Wu. J'essayais de connaître sa perception de la réalité politique de ce pays. Il est en Afrique depuis quatre ans. Il est très réservé à ce sujet. Je lui exprime tellement plus spontanément mes réflexions à ce sujet. Enfin!

- Et elles ressemblent à quoi ces réflexions? demanda Louis-Félix.

- Elles sont très sombres, de plus en plus sombres. Même Jean connaît un peu mon opinion, n'est-ce pas, Jean? Et la partage, je crois. »

Élisabeth le regardait avec complicité.

« Bienvenue dans le club, alors! » ajouta Louis-Félix en souriant.

Jean Tchoumbé accompagnait très souvent les formateurs qui souhaitaient visiter la région. La plupart des journées de congé servaient à découvrir un coin de pays. Élisabeth avait donc eu l'occasion d'échanger avec Jean dont elle appréciait la façon qu'il avait de raconter ses souvenirs d'enfance en Afrique. C'est ainsi qu'elle avait appris comment était mort son père Jean-Marie en mai 1999. Mais aussi ses jeux d'enfant, ses jours de classe, ses amis partis en France, en Belgique et même aux États-Unis. Il lui avait expliqué les difficultés de percer dans son pays comme avocat si l'on ne faisait pas partie du clan Sassougo. Il lui avait avoué d'ailleurs que, d'ici peu, il retournerait en France. Il était resté plus énigmatique sur son travail au cours des quatre années passées à Paris. Il lui avait seulement précisé qu'il travaillait pour une ONG, EBMA, à titre de conseiller légal,

puisqu'il n'avait pas son titre d'avocat. Il abordait peu cette période ni ce qui l'avait incité à revenir au pays.

Élisabeth respectait ce silence et lui parlait de la neige, de la poudrerie et du sirop d'érable. Ils riaient. Elle le taquinait et l'appelait son fils noir, elle qui n'avait eu qu'une fille.

Quelques jours après les bribes de conversation qu'elle avait entendues entre lui et Louis-Félix, elle osa lui demander :

« Vous vous connaissiez, Louis-Félix et toi, avant sa venue ici? »

Il ne répondit pas. Elle poursuivit :

« Jean, je t'en prie, ne pose pas de gestes regrettables, des gestes sans avenir. Fais en sorte que la rancœur et la colère que tu portes ne te mènent pas dans une geôle. Entends la voix de ton père. »

Il la regarda, troublé, posa sa main sur l'épaule d'Élisabeth, puis entra dans la villa.

« *Ricinus communis*. »

Élisabeth sursauta.

« Quoi? »

Pierre Thibérot, le pharmacien, prit place à côté d'Élisabeth.

« *Ricinus communis*, le ricin. Regarde comme ces feuilles sont magnifiquement dentelées. Le ricin a un caractère toxique et même létal. »

Ils parlèrent des propriétés du ricin et d'autres plantes que l'on retrouvait autour de la villa. Pierre était un fêru de botanique et, comme pharmacien, son séjour en Afrique lui avait permis d'approfondir ses connaissances sur les plantes médicinales. Par l'entremise de Jean Tchoumbé, il avait même rencontré un sorcier de village. Il regrettait de devoir partir bientôt, mais il avait connu de petits ennuis de santé depuis son arrivée et il devait rentrer au pays, comme toute l'équipe, après l'inauguration du dispensaire.

Justement, quelques jours avant l'inauguration, Anne lança un soir, à la fin du repas :

« Vous avez tous accompli un excellent travail. Vous avez été une équipe extrêmement professionnelle et fort sympathique, sauf Louis-Félix évidemment, mais il apprendra. »

Tous se mirent à applaudir Louis-Félix qui répliqua :

« Vous êtes jaloux de ma jeunesse, mais je vous aime quand même.

- Alors, buvons à nous tous, renchérit Patrick Tournier, toujours aussi sérieux.

- Au succès et à la pérennité du dispensaire de Doyo! Ajouta Pierre Thibérot.
- À l'Afrique qui nous a si bien accueillis! dit Élisabeth.
- Santé et longue vie à chacun d'entre vous! » termina Anne.

\*\*\*

La journée de l'inauguration, Élisabeth alla s'asseoir au jardin.

Puis elle entra dans sa chambre, prit une douche tiède et mit sa belle robe blanche.

Elle posa sur ses épaules l'écharpe rose saumon.

#### Chapitre 4

**Septembre 2015**

**Montréal**

\*\*\*

« Bonjour, mesdames et messieurs. Ici votre capitaine. Nous arriverons à l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau dans une dizaine de minutes. Il fait actuellement 19°C au sol et le ciel, comme vous pouvez le constater, est parfaitement clair. J'espère que ce voyage vous a plu. Nous vous souhaitons, de la part de tout l'équipage et de moi-même, un bon retour au pays ou un bon séjour à Montréal. Merci d'avoir voyagé avec KLM. À la prochaine! »

Élisabeth Bouvier regardait la tour du stade olympique et le quadrillage des rues des arrondissements Hochelaga-Maisonneuve et Rosemont, puis elle adossa sa tête au fauteuil et ferma les yeux. Une fois les formalités de douane complétées, à ce moment exact où elle marchait vers la sortie des voyageurs, elle ressentit une telle légèreté. Elle n'avait aucun regret, aucun.

Elle portait sa longue écharpe rose saumon à la mode aujourd'hui afin que ses deux petits-enfants et sa fille, qui l'attendaient à l'arrivée des voyageurs, la reconnaissent de loin.

« Grand-maman Élixa! Grand-maman Élixa! » Léo sautillait et se jeta dans ses bras.

« Mes amours! Vous m'avez tellement manqué! »

Adèle se cachait derrière sa mère.

« Adèle chérie, c'est grand-maman Élixa! »

Elle s'accrocha un instant à sa mère, puis sourit et avança timidement.

Sa fille Anne l'enlaça tendrement.

« Nous étions inquiets, maman. Charles a joint l'ambassade deux fois depuis la nouvelle de l'assassinat du fils du président Viboï Sassougo. Ils nous ont confirmé qu'il y avait peu de remous provoqués par l'assassinat et que les rues de Doyo et de la capitale, surveillées par l'armée, étaient *relativement* calmes. Ils ont quand même conseillé à leurs ressortissants de se regrouper dans la capitale et ajouté que le personnel de l'ambassade allait faciliter et sécuriser le départ des personnes qui allaient en faire la demande. D'abord, on ne sait pas ce que ça veut dire des rues *relativement* calmes en Afrique et, de toute façon, la date de ton retour au pays était prévue aujourd'hui. Ton dernier courriel nous a tellement rassurés. »

Élisabeth regarda sa fille et sourit.

« Tout a l'air tellement pire vu de l'extérieur. Plus qu'il n'y paraît. Nous reparlerons de tout ça plus tard, n'est-ce pas? »

Elles se serrèrent tendrement.

« Nous rentrons à la maison, maman. Tu couches à Montréal aussi longtemps que tu le souhaites, même si je sais que tu as hâte de retourner chez toi, près de ton fleuve. »

## Épilogue

**2019**

### **Un mois après la mort d'Élisabeth Bouvier**

\*\*\*

*Notaire Misaël-Timothée Renauld*

*524, rue Principale*

*Saint-Armand-des-Plaines*

*OBJET* : *Transmission d'une lettre à Dame Anne Bouvier*

*Bonjour Madame Bouvier,*

*Permettez-moi d'abord de vous faire part de mes condoléances pour le décès de votre mère. Nous avons eu le plaisir de nous côtoyer, Élisabeth et moi, dans un groupe commun*



*de randonneurs et avons parcouru à pied de magnifiques paysages un peu partout au Québec. C'était une femme qui aimait la vie et qui avait une grande soif de justice.*

*Quelques mois avant sa mort, alors qu'elle savait que son combat contre le cancer était perdu, elle m'a demandé de conserver une enveloppe et de vous la remettre en mains propres uniquement après son décès. Je crois que c'est maintenant le temps de le faire.*

*Vous serait-il possible de me contacter et de passer à mon bureau prochainement? Je vous laisse ci-dessous mon adresse courriel et mon numéro de téléphone.*

*Il me fera un grand plaisir de vous rencontrer.*

*Misaël-Timothée Renauld, notaire*

\*\*\*

Anne était émue et décontenancée.

Elle se demandait ce qu'avait à exprimer sa mère de plus que ce qu'elles s'étaient dit. Elles s'étaient tant parlé les derniers jours, elles avaient ri, elles avaient pleuré, elles s'étaient enlacées tendrement. Avant l'état comateux, avant que sa mère ne la quitte...

Elle appela le notaire.

\*\*\*

L'enveloppe en main, elle s'assit sur un banc de parc, dans le très joli village de Saint-Armand-des-Plaines. Même si le notaire lui avait assuré que sa mère n'avait rien laissé paraître à propos du contenu de cette grande enveloppe, elle n'appréhendait rien de bon.

Elle l'ouvrit. Elle contenait une longue écharpe rose saumon qu'elle reconnut ainsi qu'une lettre.

\*\*\*

*Ma chère Anne, ma belle,*

*Il est plus facile pour moi de t'écrire. Je ne voulais pas voir un voile sombre traverser tes beaux yeux pers.*

*Je suis certaine que tu te souviens de mon séjour à Doyo en 2015. Les quatre mois passés dans ce pays africain m'ont permis de côtoyer le meilleur et le pire. J'ai pris conscience d'une injustice sociale plus aiguë, plus grave, plus insoutenable aussi que celle perçue dans d'autres pays visités.*

*Tu te souviens également qu'au cours de l'inauguration du dispensaire de Doyo, quelques jours avant mon retour au Québec, il s'est passé un événement tragique : la mort de Christian Sassougo, fils du président du pays, député de Doyo et principal invité à l'inauguration. Une dizaine de minutes après son bref message à l'auditoire, il s'est effondré, mort. En fait, il a été rapidement conclu, puisque plusieurs médecins s'étaient activés auprès de lui, qu'il s'agissait d'une mort suspecte, sans doute un empoisonnement. C'est ce que la presse nationale a confirmé le lendemain.*

*J'étais présente avec mes collègues français, avec qui j'avais travaillé durant les quatre mois précédents, de même que plusieurs autres personnes qui avaient collaboré et qui m'étaient chères.*

*Quand Christian Sassougo s'est effondré au milieu des chants et des danses, au milieu des réjouissances et des rires des invités, quand j'ai entendu tout près un bruit de verre brisé et celui d'un corps qui s'affaisse lourdement, quand me sont parvenus les cris des quelques invités qui l'entouraient, je savais. Je savais qu'il s'agissait de Christian Sassougo et je savais qu'il s'agissait d'un meurtre.*

***Je le savais, ma chère Anne, parce que c'est moi qui l'ai tué.***

*Ce meurtre n'était nullement prémédité à mon départ pour Doyo. Il est devenu inéluctable au cours de mon séjour là-bas. Il fut le résultat de trois certitudes.*

*La première tient à l'ampleur de mon dégoût pour cet homme, pour son entourage corrompu, pour les membres de la famille Sassougo d'une insignifiance troublante et détenant un pouvoir excessif. Cette famille, les amis de cette famille, la parenté, le clan. Ils volaient outrageusement ce qui aurait pu appartenir aux citoyens de ce pays pauvre. Le pouvoir autocratique et implacable des Sassougo pouvait faire peur à n'importe quel opposant. Plusieurs Africains de ce pays ont goûté à la vengeance de Viboï Sassougo, le président, crois-moi. La mesure de mon dégoût était inégalée. Moi qui n'ai jamais eu une âme malfaisante et encore moins un esprit meurtrier, j'ai décidé, Anne, de poser un acte de justice. Une justice du Far-West, je sais, indéfendable. Je l'ai fait c'est tout.*

*La deuxième certitude tient à la facilité d'exécution du meurtre. Le Ricinus Communis, le ricin. Le ricin est un arbrisseau d'origine tropicale qui a comme particularité d'être toxique et dont les graines sont le plus souvent mortelles. Il en poussait dans notre cour. Nous nous assoyions souvent sur un banc placé tout près. Pierre Thibérot, le pharmacien de l'équipe, m'a expliqué un jour, tout à fait innocemment, comment concocter un poison mortel. Nous avons fait des blagues à ce sujet.*

*Le jour de l'inauguration, j'ai mis cette concoction dans mon verre de whisky (alcool que je déteste) et j'ai proposé au groupe d'aller remercier notre hôte, ce cher Christian Sassougo.*

*Lorsque nous avons déposé nos verres sur la table d'honneur pour lui serrer la main, j'ai placé le mien tout près du sien et j'ai interchangé les verres en les reprenant. L'écharpe rose saumon, que je portais alors, m'a servi à enrouler mon verre d'une façon un peu négligée, pour éviter d'y laisser mes empreintes. L'effet du poison peut prendre plusieurs minutes, en général moins d'une heure.*

*La troisième certitude, enfin, tient à ce que jamais je ne serais soupçonnée. Nous retournions, les cinq membres de l'équipe de formation, dans nos pays respectifs deux jours plus tard. Qui aurait pu soupçonner une retraitée, une vieille et gentille dame blanche, venue faire de la formation? De plus, les enquêtes sont longues. Le verre cassé en mille morceaux sur le terrazzo, le liquide empoisonné répandu et certainement la scène de crime contaminée par les nombreux invités avant même l'arrivée de la police, rien ne faciliterait l'enquête.*

*J'espérais pourtant qu'aucun Africain ne serait suspecté et que personne ne serait condamné à ma place. Après quelques mois de correspondance avec mon ami Jean Tchoumbé, qui m'écrivait régulièrement, j'ai appris qu'à sa grande surprise, le meurtre n'avait pas provoqué de gestes de vengeance et que le remplacement de Christian Sassougo à ses nombreuses fonctions s'était fait, somme toute, assez rapidement.*

*Ce qui m'a remplie de joie, cependant, ce fut d'apprendre que la justice française avait réussi à saisir les biens mal acquis de Christian Sassougo à Paris et ailleurs en France : des appartements luxueux, des hôtels privés, des automobiles de luxe, des bijoux et de l'argent, des centaines de millions d'euros. Cela, je l'avoue, m'a fait grand plaisir.*

*Voilà, ma belle.*

*Tu es, à ce jour, la seule personne vivante qui connaît la véritable responsable du meurtre de Christian Sassougo.*

*Je t'aime!*

*Maman Élisabeth*